

Dissertatio inauguralis, de quibusdam morbis apud agricolas frequentioribus : quam publice tueri conabitur die 14 Augusti, 1837, in saluberrima ac doctissima Monspeliensi facultate / G. Sourzac de Faurilles.

Contributors

Sourzac de Faurilles, G.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Montis-Pessulani : X. Jullien, 1837.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/tptjwjhc>

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

DISSERTATIO

INAUGURALIS,

DE QUIBUSDAM MORBIS APUD AGRICOLAS
FREQUENTIORIBUS.

N.º 117.

31.

QUAM PUBLICÉ TUERI CONABITUR DIE 14 AUGUSTI, 1837,
IN SALUBERRIMA AC DOCTISSIMA MONSPELIENSI
FACULTATE,

G. SOURZAC DE FAURILLES,

in Petrocorensi provinciâ.

AD GRADUM DOCTORIS-MEDICI OBTINENDUM.

Morborum quoque te causas et signa docebo.
Virg. Georg. lib. III, v. 440.



MONTIS-PESSULANI,

Apud X. JULLIEN, Municipalem Typographum,
in Foro Forum, 2.

1837.

Viro Clarissimo,
medico praxi celeberrimo,
In Burdigalensi hospicio, Chirurgi-Ma-
joris et in scholâ professoris munere,
accuratè perfuncto ;

DOCTORI CANIHAC,

*Tu qui primus mihi, de arte medicâ,
fuisti professor, recipias, quæso, hunc
primum de medicinâ discipuli laborem.*

Patrono præstantissimo;

In eodem Burdigalensi hospicio chirur-
gorum internorum olim præsidi, et
jàmjàm Chirurgo-Majori;

DOCTORI CHAUMET,

*Tu, per multos labores, faciliorem mihi
scientiam præstitisti, recipe, itàquè, pro
tot et tantis beneficiis, animum gratissi-*
num.

G. S.

AVERTISSEMENT.

Pour plaire à des parens et à des maîtres à qui je dois de la reconnaissance, j'ai été obligé d'écrire cette courte dissertation en latin ; c'était un devoir qui m'était imposé depuis long-temps, et que je devais remplir. Cependant, j'ai cru satisfaire à des convenances, non moins obligatoires pour moi, en exposant en français, dans un discours préliminaire, quelques considérations sur l'exercice de la médecine à la campagne, qui peuvent servir d'introduction à mon sujet. Des circonstances également puissantes m'ont maîtrisé de part et d'autre ; je prie donc mes juges de vouloir bien y avoir égard, et de m'accorder toute l'indulgence dont j'ai besoin, sous ce double rapport.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ars longa , vita brevis.

§. 1. L'humanité et la philanthropie sont les premiers devoirs de la société; l'homme, né pour vivre avec ses semblables, éprouve, dans tous les actes de sa condition morale, le besoin irrésistible d'obéir à la loi de sympathie et de bienveillance, que la nature lui a imposée.

C'est un sentiment, inhérent à son existence, qui se manifeste clairement, par ses desirs, ses inclinations, ses facultés et tous ses attributs. L'homme vit pour l'homme; et après le devoir de sa conservation personnelle, il n'en est pas de plus impérieux, pour lui, que celui qui l'attache à ce commerce social d'où résultent, à la fois, et le bien commun et l'avantage particulier d'un chacun.

Mais ce sentiment, que nous regardons, avec raison, comme émané de la même source où nous avons puisé la vie, est susceptible d'acquérir, dans la pratique des devoirs dont il est l'objet, un développement admirable. C'est ici surtout, que l'art prête son assistance à la nature, en développant ce principe bien-

faisant qui distingue et ennoblit l'espèce humaine. Une connaissance parfaite de cet agent essentiel, et de l'être privilégié, vers lequel il est si merveilleusement dirigé, était nécessaire pour agrandir les secours de l'un, et découvrir les besoins de l'autre.

Ce double chef de considération, qui d'abord appartient à la philosophie, et spécialement à la morale, rentre ensuite, par l'étendue et la diversité de ses attributs et le détail qu'exige son étude, dans le domaine des sciences physiques; forme la partie la plus importante de l'histoire naturelle et donne enfin naissance à cette belle science dont nous voulons particulièrement nous occuper, *à la médecine*.

L'homme agissant donc sous l'influence de cette impulsion innée qui le porte vers son semblable, dont la vie continuellement agitée par les troubles attachés à la condition humaine, réclame protection et assistance, nous présente, avec le principe des plus hautes vertus sociales, le premier élément de la médecine. Merveilleuse disposition de la nature que l'art vient bientôt accueillir pour la conduire à la plus grande perfection !

En effet, l'homme est ensuite considéré, dans le détail des parties qui composent son organisation, (1) dont le jeu primitivement réglé par la

(1) Anatomie.

plus juste harmonie, (1) tombe souvent dans des aberrations fâcheuses (2) qu'il faut promptement arrêter, (3) pour rétablir l'ordre naturel qu'on cherche ensuite à maintenir. (4) Tel est le secours que l'art prête à la nature; voilà toute la médecine.

§ 2. Parmi les diverses dispositions que la nature attache à l'existence de l'homme, il n'en est pas qui réclame plus impérieusement et plus longuement les secours de l'art, que celle dont nous faisons dépendre la médecine.

Le voile obscur qui cache, à la fois, à notre intelligence et les besoins qu'éprouve celui qui excite notre bienfaisance, et la manière d'éviter de lui nuire tout en voulant lui être utile, (*prodesse et non nocere*) ne peut être levé que par un travail long et assidu, pour lequel la vie de l'homme suffit à peine. (*ars longa, vita brevis.*)

.

§ 3. Mais, si la vie de l'homme peut à peine suffire pour acquérir les connaissances nécessaires à l'exercice de la médecine; si, après une lon-

(1) Physiologie.

(2) Pathologie.

(3) Thérapeutique,

(4) Hygiène.

gue suite de siècles, dans lesquels des hommes, justement célèbres, ont consacré leur vie entière à cette étude, il existe encore tant de doutes en médecine; si même les esprits les plus distingués de nos jours, attendent, pour prononcer sur la marche mystérieuse de certains phénomènes de notre organisation, que le flambeau de l'expérience et de l'observation (*ars tota in observationibus*,) vienne les éclairer et dissiper leur doute; pourquoi se trouve-t-il des hommes qui, manquant également de modestie et de science, jugent aveuglément des choses les plus délicates, et tranchent aussitôt la difficulté qui les arrête, au lieu de chercher à la vaincre par un travail opiniâtre? Pourquoi s'en trouve-t-il encore qui, poussés dans la carrière médicale par quelque circonstance purement spéculative, et négligeant, après avoir atteint leur but, tout ce qui a rapport à une science étudiée sans goût, ne se livrent à la pratique que, par une espèce de convenance sociale, et emploient, d'ailleurs, à des occupations étrangères et futiles, un temps si précieux pour le médecin, puisqu'il doit étudier toute la vie?

Or, quelle doit en être la triste et inévitable conséquence? on le comprend assez.... C'est surtout dans les campagnes éloignées des lieux d'instruction et par conséquent hors de la portée des hommes qui

cultivent la science que s'observent de semblables abus. On pourrait cependant les prévenir ou les corriger; tel est le but que nous voudrions atteindre.

§ 4. Il est une puissance intérieure, un sentiment encore naturel qui porte l'homme à imiter les actions de ses semblables, de manière à les égaler, souvent même à les surpasser, dans les diverses carrières qu'ils sont appelés à parcourir : passion généreuse, entretenue par une noble rivalité de mérites, qui préside à tous les actes de la vie sociale, anime les sciences et les arts et devient l'âme de la civilisation; mais qui fuit hélas! nos petites localités où la plupart du temps la science languit et le mérite perd ses droits, et où l'ignorance et l'abrutissement viennent trop souvent établir leur empire. En un mot point d'*émulation* dans nos campagnes. Voilà sans doute, la cause générale de nos malheurs; voilà surtout, la cause particulière, on ne peut pas dire du peu de progrès, mais de l'oubli le plus profond de la science qui intéresse si directement l'espèce humaine, de la médecine.

Établir donc parmi les hommes destinés à remplir les hautes fonctions de l'art de guérir, que le sort a placés dans des conditions de lieu peu favorables, des relations et des rapports assez fréquents, par des voies dirigées

de telle manière que les intérêts personnels fussent respectés, serait un sûr moyen de faire naître cette noble émulation qui, selon l'expression de M. Alibert, *est une flamme qui s'éteint dans l'isolement et la solitude.*

Mais comment établir ces rapports? Comment exciter cette émulation? Nous y avons réfléchi depuis long-temps; le voici.

§ 5. Il existe, dans chaque canton, un certain nombre de praticiens, que leurs affaires appellent fréquemment au chef-lieu; il ne se passe pas un seul mois dans toute l'année, sans que chacun d'eux n'y aille, au moins, une ou deux fois. Alors nul ne ferait difficulté, s'il en était averti, de s'y rendre, chaque mois, à jour fixé, pour faire partie d'une assemblée médicale, espèce d'académie, où auraient lieu des séances scientifiques, sous la direction d'un président nommé par l'assemblée elle-même. Là chaque membre interpellé, à son tour, ferait l'exposition des faits observés dans sa pratique, après les avoir rédigés d'une manière conforme aux règles de l'art, sur lesquels faits l'assemblée, les ayant discutés, émettrait son avis. Procès-verbal en serait ensuite dressé et le tout envoyé à l'assemblée du chef-lieu du département qui, joignant son travail à celui de toutes les assemblées cantonales, en ordon-

nerait l'impression sous le titre de Journal Médical du département N. Ce journal contiendrait autant d'articles qu'il y a de cantons dans le département, et les observations de tous les praticiens y seraient exposées en particulier, et en leur lieu respectif.

Voudra-t-on objecter que le nombre des praticiens exerçant ordinairement dans un seul canton serait insuffisant pour former une assemblée médicale qui doit être assez nombreuse pour offrir quelque intérêt; qu'une réunion mensuelle deviendrait, en outre, ennuyeuse et stérile par sa trop grande fréquence? Eh bien! qu'au lieu d'assemblées cantonales, on établisse des réunions dans les chef-lieux d'arrondissement, et à des époques trimestrielles. Certes alors on trouverait une population médicale plus que suffisante; on aurait dans trois mois le temps d'observer et d'écrire, et nul empêchement ne pourrait plus arrêter la marche de cette utile institution, que la mauvaise volonté.

Quatre-vingt-six journaux seraient publiés dans toute la France; ils feraient connaître l'état de la science, jusques dans les campagnes les plus reculées et les plus désertes; ils fourniraient d'abondantes matières aux journaux de la capitale, donneraient un grand nombre d'abonnés tant parmi les médecins étrangers au département, que dans toutes les autres classes

de la société, ce qui produirait un certain avantage pécuniaire aux divers membres de ces assemblées; et, ce qui est bien préférable, ce moyen de rapport entre les hommes de l'art, amènerait avant peu une amélioration depuis long-temps désirée par des milliers d'individus qui se trouvent privés des secours bienfaisants de la médecine, ou livrés à la témérité de certains charlatans, dont l'impudente faconde fait tout le talent médical.

Plusieurs hommes de mérite qui exercent leur profession avec dignité et connaissance parce qu'ils ne négligent rien pour se tenir au niveau de la science, gémissent, en secret, de se voir confondus par l'ignare vulgaire, avec ces esprits du dernier ordre qui ne savent que calomnier ceux dont ils devraient rechercher les conseils; ils gémissent, encore plus, des maux que produit leur impéritie.

§ 6. Mais ces assemblées pourraient apporter une réforme prompte et entière. Ce serait le moyen le plus efficace de détruire cette infinité de désordres uniquement causés par le défaut de communication entre confrères, qui semble autoriser une frivole jactance par laquelle on cherche à se faire valoir devant des personnes incapables de juger. Là, tout serait apprécié selon sa juste valeur; l'homme instruit et éclairé y répandrait ses lumières, et

celui dont le savoir serait moindre y acquerrait de plus amples connaissances. Chacun se renfermant alors dans les justes bornes de sa sphère qu'il chercherait toujours à étendre, les passions seraient éteintes, la mordante critique déposerait ses traits empoisonnés, et la cruelle jalousie, ce fléau de notre profession cesserait d'affliger le monde médical. Enfin le bien commun en serait l'heureux résultat.

Voilà ce qui pourrait remplacer dans nos campagnes les académies des villes; du reste c'est une institution dont toutes les autres sciences ont dès long-temps senti l'importance. La médecine seule, la plus essentielle de toutes est en arrière sur ce point. Il faudrait remplir cette lacune.

§ 6. On ne saurait trop favoriser un établissement de ce genre. L'intérêt de la majeure partie de la population le réclame à haute voix. Ce serait un des plus beaux actes de philanthropie. L'avantage du médecin y trouve en même temps que celui du client, et une pratique de plusieurs années, passées dans la campagne, m'a mis à même d'apercevoir le besoin qui existe de part et d'autre.

Depuis long-temps, je voulais le signaler; mais j'ai cru devoir auparavant soumettre mes idées au jugement des savants professeurs de cette illustre école, où la médecine a, pour

ainsi dire, pris naissance et dont la saine doctrine a toujours prévalu dans le monde médical.

Sous de pareils auspices, je ne saurais craindre de blesser des esprits trop susceptibles peut-être pour écouter de sang-froid de pénibles mais incontestables vérités.

J'espère donc que cet aperçu sur l'exercice de la médecine à la campagne, qui tend à faire ressortir la nécessité d'une réforme, pourra trouver quelques partisans parmi ceux qui sont à la tête de la science. Peut-être aussi pourrat-il être accueilli par le Gouvernement, et trouver place dans le projet de réorganisation médicale, dont il s'occupe depuis plusieurs années.

Ce n'est point que je veuille imposer une loi à l'indépendance de la médecine; loin de moi cette idée; on doit, au contraire, lui conserver le plus auguste privilège dont elle puisse jouir. Je n'ai jamais eu en vue qu'un éveil scientifique, en excitant une noble émulation; et

*Si, d'atteindre ce but je n'emporte le prix
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*



DISSERTATIO

INAUGURALIS,

DE QUIBUSDAM MORBIS, APUD AGRICOLAS FREQUENTIORIBUS.

§ I. PLURIMA sunt nostræ naturæ mala quibus ruris incolæ præcipuè videntur obnoxii. Attamen nulla, apud pathologistas, invenitur singularis descriptio iis propria; quamvis nemo in dubio ducere possit, eos quorum labor assiduus, in maximis agriculturæ studiis versatur, certis diversisque morbis esse propinquiores quàm urbani, aut alii otio corporis dediti.

Sed ut singula quæ, in hoc casu, conveniant, rectè exponere valeamus, de quâdam Physiologiâ rusticâ, pauca dicere expedit. Varii enim mores, variî habitus, varius vivendi et agendi modus, variaque natura agricolis est attributa.

§ II. Physiologia quæ meritò, *Scientia nostrimetipsorum* (1) appellatur, in homine agricolâ

(1) Bacon.

multa præbet discrimina. Ejus inter functiones nonnullæ, perpetuâ incitatione exaltatæ, in facilem celeremque aberrationem naturam inducere possunt. In utroque vitæ modo, nutritionis, relationisve, hæc observantur; nam victu dissoluti, vestituque squalidi et insalubri loco sæpè remoti, vitam turbatam et miseram agunt infelices rustici.

Sic, in priori, Gaster nimiam alimentorum copiam ad insolitam vim digestivam impellitur; cor, ad sanguinem, impetu singulari furem, emittendum, novam semper contractione crispatur; cutis, sive labore strenuo excitata, sive calore et humiditate cœli defessa, transpiratione sudoreque madetur.

In posteriori præsertim, musculorum fibra ad extensionem longiorem, rusticam operam trahitur, ligamentaque nimio distenduntur.

Sed, si exaltatione quarundam superior, tenuitateverò aliarum functionum multo inferior est agricola, cerebrum enim habet rude ac ignavum, minimæ conceptionis capax, quia illi nullum ingenii studium fuit impositum, illi ferè nullam contristationem afferunt vitæ dolores acerbissimi qui longo, mentis generosæ, luctu percipiuntur.

Ex eo jam facile compertum, quænam sint ruris incolæ frequentiora mala.

Ex una parte gastritis, pleuritis, pneumonia et febres periodicæ, ex alia, facilis membrorum

fractura ligamentorumque ruptura, ultrò sese offerunt, de quibus non licet singulatim loqui, sed quid in eis fuerit præcipuum paucis attingemus.

1. Gastritis.

§ III. Si natura actu, apud agricolas, sic et affectu differre debet.

Gastritidem, inflammationem gastrì plurimi (1) appellavêre. Ventriculi esse inflammationem voluerunt alii. (2) Hodiè mucosæ gastricæ membranæ inflammatio facilè habetur, quam tamèn definitionem, gastrì catarrho, potiùs cumvenire putant nonnulli, et totius texturæ gastrì verum nomen Gastritidis indiderunt. (3)

Nihilominùs, hìc, non stimulantis liquoris potu, non cibi aromatis conditi abusu, non animi in conclavi nimiâ intensione adhibitâ, non libidinum in mente furentium igne, ut alibi, accenditur. Talibus causis nullus agricolis procreatur affectus. Numerosa est tamen et frequentissima quæ illis immineat causarum incubatio quam ordine duplici irruentem videre solemus, id est *intrâ* et *extrâ*.

(1) Galien, Linné, Vogel, Sauvages et Pinel.

(2) Boerhaave, etc.

(3) Guersent, etc.

§ IV. *Causæ internæ*— *Intrâ* gastrum aggrediuntur, et aquæ gelidæ, corpore aestuanti, immoderata potatio, et cujusdam remedii vulgaris, ut Euphorbiæ lathyris seminum, aut nitrati sulfureique pulvis, (1) liquore alcoolico soluti, imprudens ingestio; et corporis, parvo assueti, multo subitoque vino impleti, quæsitâ perturbatio, aut, ut ait FRANK, *ardentissimus vini spiritus incautè ingurgitatus* et cibi jurulentissimi insolita voratio multaque alia inflammantia ab agricolis remedia habita, quibus periculosè utuntur.

§ V. *Externæ*— *Extrâ* quoque percutitur gaster et ad inflammationem devocatur. Sic pede equorum cornuque boum, ac repulsione aratri caudæ quâ sæpè arator ipse ferè inanimis dejicitur. Compressione præsertim ligamenti quo eircà lumbos et ventrem accinguntur, rustici eam inflammationem provocant, quia tunc gaster dilatari facilè nequit et alimentis internâ, et ligamentis externâ parte dolorosè comprimitur.

At quibus signis nobis adveniet gastrum sic torqueri? Ejus dolor celari non potest, et voce symptomatum (2) ad medicum clamat.

§ VI. *Symptomata*.— *Ineuntis inflammationis*

(1) Poudre à canon.

(2) Idée de Broussais,

levia sunt symptomata ; sitis est moderata ; facile potu acidulo extinguitur : aliqui sumuntur cibi , quos gaster licet defessus et irritatus retinet.

Sed cum ad summum devenit æstuatîo , tum ab alimentis os abhorret suscipiendis , susceptaque rejicit. Ardescit lingua , parte in extremâ rubescens , mediâ verò incana , et plerumque omninò accensa. Sitis torquet , et guttur arido conflagrat calore ; uritur ipse gaster et ejus inflammatio in varias corporis partes per sympathiam immittitur. Tunc furit sanguis , turget facies , intremiscit caput , manus fodicantur , sudores nulli , urina rara et exiens dolorissima , denique omnium functionum perturbatio maxima.

Verum non semper tanta excitatur cohors malorum ; vidimus sæpè post causam licet uberrimam , ferè nullam incitatam sympathiam , et ecce quod nostra nobis firmavit observatio.

§ VII. *Observatio prima.* Vir quidam faber equum dùm calceavisset , binos ejus pedes clavis novissimis armatos , in pectus recepit et longè fuit projectus velut exanimatus.

Statim humeris impositum vicini , domum adeuntes , in lecto reponunt et ad me mittunt. Ubi ingressus , veste ejus remotâ , pectus tantâ contusione percussum , vidissem , (erat enim clavorum , partim in regione gastrî ,

partimque in sterno, alta et gravissima impressio) per phlebotomiam brachii, et per hirudines in loco, sanguinem, à falso fluxu dimovere volui; at ille, receptâ mente; abnuit, et equinis suis remediis sese committere maluit. (Habentur enim, hâc in regione omnes fabri, vel rudissimi, equorum medici.) Ideò sapone alcoholi diluto dolorem perfricari jussit et aceti acerrimi poculum afferri quod exhauriret. Tùm ego recedens certè rem malè cessuram promisi. Sed fefellit promissum eventus; nam post paucos dies officinæ ferrariæ validam dantem operam vidi, et attonitus vim naturæ miratus sum.

Indè meritò inferri potest, externis difficiliùs gastrum inflammari quàm internis causis. Quia illic tegumentis et musculis protegentibus, ejus textura defenditur; hìc verò nudus attingitur et in loco maximæ vitalitatis irritatur, et citam proinde inflammationem concipit, probat adhuc quod sequitur.

§ VIII. *Observatio secunda.* Doloribus gastricis cruciata quædam mulier, remedium quæsivit. Ad quam cùm venissem, exploratis sedulò variis hujus gastritidis symptomatibus, ex nimia dilatatione pupillæ, convulsioneque musculorum frequenti, et interdum maximâ membrorum prostratione cum vertigine assiduâ, eam aliquid veneni sumpsisse comperi, ut deinde confessione ipsius ægrotantis res patuit.

Fuerant plura Euphorbiæ Lathyrus ingesta semina quibus bilis per vomitum expelleretur (Hæc enim sibi remedia ministrant agricolæ.) Sed nullus in tantâ acritate veneni et torpore gastrici, potuerat vomitus concitari et cum nefasto remedio horrorem mortis promptissimæ erat aditura infelix mulier. Tunc aquam tepidam multam præbui, ut gaster, crispatione excitatâ, venenum emittere posset. Quod ita evenit ut brevi quatuor et viginti semina Euphorbiæ, in medio uno et eodem fluctu projicerentur: nulla fuit deinceps alia vomitio, et ad feliciorum finem res fuit conversa sed curatio tardissima.

Hæc sufficient duo exempla, inter plura nobis notissima ut in gastritide causarum varia potentia et tunc symptomatum discrimen clarè pateant.

Nunc qualem finem habere soleat, aut quam in cursu modificationem ex variis causis habere possit gastritis, videamus.

§ IX. *Prognosis, cursus et finis.* Facile prædicetur gastritidis terminus cum ejus causa fuerit comperta; indè ea aut longa aut brevior, aut curabilis, aut incurabilis, aut lethalis verè indicabitur. *Summa hunc morbum*, inquit FRANK, *ob sensibilissimam ac consentientem ventriculi, cum universo corpore, naturam, pericula premunt.* Sed minimè erit in dubio quin majora sint

hæc pericula, post sumptionem veneni (ut vidimus), cujus acredine, membrana gastræ mucosa graviter fuerit erosa, quam post vulnus, in epigastrio, leve, ictus et alias læsiones externas in quibus, musculis vim repellentibus ferè incolumis gaster manebit, aut, si leviter impulsionem texturæ vicinæ consentierit facilem et citissimam habebit curationem quæ, in priori loco tardissima et sæpius nulla obtinetur.

Attamen in eo casu, apud agricolas, rarissimo, quo vulnus ad texturam ipsam gastræ per dilacerata tegumenta penetravit, apparent ista *summa pericula sub quibus*, ut prosequitur idem auctor, *tàm celeri nonnumquàm morte rapiuntur ægroti*: gravissima enim semper, et lethalis gastræ pungitio quam tota consentit natura et eversa perit.

Alii sunt inflammationis gastricæ termini, quibus vita aliquandiù periclitans, tandè tum virtute remediorum, tum solâ vi naturæ, ad curationem devenit, aut morbus in chronicam transit speciem. Huic ut aliis inflammationibus finem afferunt *resolutio, suppuratio, schirus et gangrena*.

Resolutio dicitur cum, in causis levibus, aut gravioribus remedio opportuno imminutis, per sudores et alia debilitantia diluitur inflammatio.

Suppuratio per diuturnitatem febris ac ve-

hementiam quam plerùmquè sequitur dolorum remissio, obtinetur; et si ad ventriculi earum operitur abcessus tunc copiosa, cum sanguine commixta, purulenta materies per vomitum aut per intestina rejicitur. Frank.

In schirum non frequenter abire putatur gastritis; hujus tamèn nonnulla referuntur exempla. Gangrena in gastride mors est certissima.

§ X. Cura. — In curâ gastritidis obtinendâ animi intensio ad causam quoque est adhibenda. sublatâ enim causâ, ut rectè dicitur, tollitur effectus. Levis quæ fuerit gastritis, et levibus remediis facîle curabitur. Aquâ gummosâ, mucilaginosâ vel acidulâ simul cum moderatâ dietâ, sæpè aufertur iniens inflammatio. Dietam dico moderatam, quia apud agricolas, gaster, copiosiori cibo assuetus, non potest impunè, totius alimenti inopiæ submitti, et tantùm illis modicitas quantùm abstinentia sobriori proficiet.

Sed cum acrior urget in epigastrio dolor, et inflammatio gradum ascendit altiore, altioribus quoque remediis est petenda. Hic cum potibus jam designatis, sanguinis emissiones conveniunt, sæpè in brachio per phlebotomiam, et sæpius in epigastrio ipso per hirudines, ad quas pro intensitate doloris, pro robore ægrotantis et pro suâ ipsius rerum experientiâ minùs frequenter aut frequentius

medicus redibit. Attamen ad sanguinem per hirudines emittendum sedulo id est animadvertendum, non solum in eo casu, sed in multis aliis : nunquam per horripilationem febris, in qua sanguis ex periferia ad centrum compellitur, sed in reactione interna qua ad venulas capillares cum calore repulsus, sanguis facilius et utiliùs hirudinis suctione subtrahitur. Hic certe inflammatio, illic autem vis sola corporis imminuitur. Hoc quoque est memoria tenendum, non tantam copiam sanguinis agricolis, quantam urbanis, esse subtrahendam; illis enim major, per labores assiduos, fit deperditio, et vis proinde *radicalis* non tanta superest,

§ XI. Quum gaster quam plurimum cœstuet, simul cum sanguinis emissionem et topicis in loco emollientibus, potio ægrotanti sensim ministrabitur gelida, ut sedatio fiat, non autem periculosa reactio. Si vomitu potus emittatur, succi citrini guttis sitis interdum quiescet.

At sæpè in tantâ perturbatione rerum, in tanto membrorum collapsu, arteriæ pulsationum parvitas, medicum in errorem inducere potest et ne saequinem emittat dehortari. Sed nullam prostrationem virium esse sciat, maximam verò oppressionem, quæ promptâ sublevabitur sanguinis emissionem. Sæpiùs tunc fortiusque arteria pulsatur, impedimentum solvitur et vires resurgunt.

§ XII. Sed cum venenosâ causâ gastritis est adorsa, aliis tunc remediis curari debet. Plura sunt, rure, venena quibus rudes agricolæ insciantur aut incautè utuntur. Unum jam designavimus quod pro remedio fuerat ingestum; alia quædam, non minùs frequentia, etiam designare decet, juxtâ quorum indicationem apparebit remedium, ut possit medicus, in tali casu, promptam et salubrem afferre curationem.

Sic hæc venena His curantur remediis.

Mineralia

Sales	{	Cupri.....	{	Magnâ albuminis solutione.	
		Hydrargyri.....			
		Stanni.....			Lacte cum aquâ multâ.
		Plumbi.....			Solutione maximâ sulfatis magnesiae aut sodæ.

Nitras	argenti.....	{	Salis communis magnâ solutione.
--------	--------------	---	---------------------------------

Varia præparatio	antimonii..	{	Gallæ turcicæ infusione aut corticis peruviani decoctione
------------------	-------------	---	--

Concentrata	{	Acida.....	Magna solutione magnesiae,
		Alcalica.....	

Horum venenorum haud notissima remedia.

Composita	{	Arsenici.....	{	Saccharo cum aquâ multa ut diluantur.
		Auri.....		
		Bismuthi.....		
		Zinci.....		

Sal ammoniacalis.....	{	potassæ.....	{	Potibus tepidis vomitui faventibus et saccharo in iis diluto.
Nitras.....				
Sulfuretum...				

Oxidum Arsenici.....	{	Solutione sacchari 2,3 et calcis 1,3 cum aquâ sufficienti.
----------------------	---	---

Vegetalia.

Euphorbia.....	{	Multâ aquâ tepidâ sæpè cum emetico, et cathartico quum venenum in intestino fortè descendit, et postquàm superne vel inferne ejicitur, tum acetum cum aliis vegetabilibus acidis, optimè occurrat, si assiduo usque ad finem ministretur.
Veratrum.....		
Belladonna.....		
Hyocianus.....		
Papaver et Opium.....		
Fungus.....		

Nux vomica.....	{	Vomitu prompto, guttulis titillatione provocato post emeticum ingestum.
Camphora.....		
Coccus orientalis.....		
Strychninum.....c.....		

Animalia.

Mytilus....	{	In quodam anni tempore..	{	Vomitum quoque per titillationem guttulis concitato, ingesto emetico primum.
Piscis quidam.....				

Cantharidis { Potu solum tepido vomitum
excitatur, non autem e-
metico.

Inter animalia! venena, aliud est periculosissimum quod, gastro licet non ingestum, maleficam vim et mortem celerem afferre solet, de quo aliquid dicere haud erit alienum.

Viperæ morsus..... { Adustione causticâ promptâ
sive deuto-chlorureto Antimonii, sive ferro incandescente, et simul intus ammoniacâ, aquâ solutâ.

§ XIII. Cùm hæc omnia venena è gastro vel intestino fuerunt expulsa, tunc cura sit maxima, acritatem in membranis corrigendi, ut ad pristinam concordiam organa irritata reducantur. Inflammatio enim sanguinis emissionem, primum, ut suprâ dictum, posteaque revultione vesicatoriâ, narcosis acidulo frequenti, et spasmus ætherico potu faciliè devincetur et sic vi naturæ atque medicinæ ad sanitatem æger revocabitur.

2. Febres periodicæ.

§ XIV Postquàm inflammatio gastræ acutissima sanguinis crebris emissionibus, cæterisque remediis debilitantibus temperatur, sæpè adest periodica febricitatio cui alia conveniunt re-

media. Hæ frequentissimæ febres observantur præsertim quibusdâ in locis insalubribus, sive præcursorem morbum secutæ, sive primum et, velût sponte suâ, adorsæ.

De quarum signis et symptomatibus, hodiè notissimis, longiùs disserere non possumus. At de earum cursûs periodici causâ nihil certum habemus. Stalh, ad consuetudinem comedendi, cùm gaster ægrotatur, pertinere putat. (1) Sentit enim gaster, cùm venerit, cibos ingerendi tempus; iu hoc apparatu excitatur et tunc si impedimentum affertur, vomitu rejicere conatur.

Sed parùm refert hujus rei obscuram de- tegere originem, cùm nihilominùs ad curandam præsentissimum habemus remedium. Quis enim corticis peruviani, in eo casu vim specificam non agnoscit? Certè talibus armis facilè febris devincitur. Sed quonâm modo ministrari debet ille cortex? Hoc nemini ignotum. Qualis verò ejus agendi modus credetur?

Certè tanta hîc, quanta in febris cursûs periodici cansâ obstat dubitatio et obscuratio. Attamen plurimis id verisimile visum est.

§ XV. Febris est universi corporis perturbatio. Viresin eâ maximè agitantur. Per intermissionem fit tranquillitas magna et tunc vires quiescunt Redcunt, certis momentis, iidem motus; redit

(1) de tertianâ, febris genium universum manifesta

ea lem remissio, et compertissimum habemus naturæ, post febris exacerbationem, quiete et otio opus esse, ut deindè acriùs refervescat. Tunc in momento quietis et otii quod natura sibi elegit, gastro ingeritur cortex peruvianus, cujus vis excitabilis vires sopitas concitat, et febrem artificialem et præmaturam procreat: sic omnes vires actui pathologico reservatæ consumuntur, et nullæ supersunt venturæ feбри quæ aboritur, et, ut vulgò dicitur, omninò secatur. Per irritationem igitur aut perturbationem quamdam agere crederetur cortex peruvianus, et hoc confirmaret quod sæpè alia irritantia febrem curaverunt. At tamen rei dubio justa concedimus.

3. Fracturæ quedam ac alia membrorum vulnera.

§ XVI. Alia sunt, ut diximus, apud agricolas frequentissima mala, et jam pleuritidem, pneumoniam simul cum gastritide nunciavimus; sed cum inter inflammationes numerantur totidem, et parùm dissimilem offerunt curationem, de his non ampliùs loquemur et de quibusdam fracturis pauca dicemus, ut indè occasionem duo exempla nobis propria brevissimè narrandi habeamus.

§ XVII In conditione suà agricola diversis ope-

ris deditus sæpè magno in periculo versatur. Tùm in arbores ascendit celssissimas, tùm per collem præruptam cum bobus suis, aut aratro terram sulcat, aut curru matura devehit frumenta et in his omnibus pariter subit pericula et sæpè mortem insperatam. Duo trademus exempla.

§ XVIII. *Observatio tertia.* Mulier quædam juvenis, cum sorore plaustro cerealia, æstivali tempore, colligebat; porrò arduitati collis agellus pendebat, in quo messis erat. Itaque ad summum, plastrum bobus retentum, pondere suo et declivitate soli adimum trahebatur.

Tunc fortè cùm in plaustro ascendisset puella ut singula in loco disponeret, ruptis ligamentis, bobusque relictis, per lapides, per dumeta perque arva inferiora, eversum et reversum, usque in vallis ima, plastrum revolutum et simul cum eo puella quoque revoluta. Omnia videntur confracta, et nulla spes salutis puellæ, quæ ut è tantâ ruinâ fuit educta, mihi celerissimè arcesso quæ sequantur obtulit.

Capite 1. Vulnera multa, tam in fronte, quàm in aliâ capitis parte.

2. Ossa nasalia infracta.

3. Ossa maxillaria superiora perforata infrâ nasum et duos dentes repulsos in ore.

Membris sup. 4. Brachio dextro, humeri, et scapulâ sinistrâ, anguli inferioris, fracturam.

Toraci. 5. Tres costas infrà mammam fractas, juxtà ferè fracturam brachii.

§ XIX. Quas plagas, fracturasque et multas contusiones ex arte curavi. Dentes alveolo restitui multâ sanguinis emissionem peremptâ inflammatione, nulla ferè febris, et, tàm mutilata, brevi tempore, puella sanitatem recipit.

Quis non obstupeat, cùm finem tàm felicem hìc tot et tantis malis et in alio casu, multò leviorè, mortem accedissee audierit.

§ XX. *Obsevatio quarta.* Juvenis quidàm pastor pecora dùm pasceret, in quercum ascendit ut glandes excuteret; pedibus autem è ramo delapsis, magno cum strepitu humi procumbit. Herus statim me arcessivit, ut quod potissimum facerem. Tunc varias corporis partes exploravi, membra diverso sensu, distraxi; quânam parte primò, terram attigisset, quæsivi; sed frustrà; nullam fracturam, contusionem nullam, ne ecchymosim quidem inveni. Attamen postquàm reactionem factam credidi, largâ venæ sectione conatus sum emittere sanguinem qui lentus et mirè concretus exiit et infelix puer nocte proximâ mortuus est.

Quantùm differt à priori hæc observatio!

Mulier in corpore toto contrita, dilacerata aut contusa, sanitatem mox recipit.

Et juvenis pastor cui in corpore, nullum vulnus, nulla fractura, contusio nulla, paucis horis moritur.

Hoc erit obscurum imperitis et artis medicæ rudibus; sed oculus medici utriusque facti facilè causam deteget.

§ XXI. In priori observatione, causæ ad solida ductæ fregerunt ossa, in quibus vis earum periit et nulla visceribus, per repulsionem fuit illata commotio.

In posteriori verò, ossa in statione recta et immota, vim renixûs vi externæ opposuerunt et in tanti collisûs repulsionem, viscera maximè commota, et eorum ligamenta, et textura ipsa, aut rupta aut dilacerata. Ea fuit pastoris mortis causa, quæ certè per cadaveris autopsiam apparuisset.

§ XXII. Irritum et vacuum esset omninò, singula quæ, in his fracturis curandis, conveniant exponere; cæterùm nihil utiliùs atque commodiùs indicandum puto quàm quod apud Boyer, Desault, Ast. Cooper invenitur.

Itaquè huic finem impono, et cùm tempus urget, ad meos reverti liceat; plùs enim illis facere quàm scribere proficiet.

FINIS.